

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Année, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, N^o 602 — SAMEDI, 16 NOVEMBRE 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
 BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



Lord Haddo Lord Aberdeen Lady Marjorie A. Hamilton-Gordon
 Hon. J. Archibald Hamilton-Gordon Lady Aberdeen Hon. Dudley G. Hamilton-Gordon

SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL ET SA FAMILLE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 NOVEMBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Histoire du Canada pour les écoles, par Benjamin Sulte. — Bibliographie, par Jean-Bte Bérard. — Poésie : Où sont les fleurs d'été ? par Charles-A. Gauvreau. — Notes et impressions. — Nouvelle historique canadienne (avec gravures) : Le Bison Rouge, par Firmin Picard. — Qu'ils se taisent ! par Mme Juliette Adam. — Les petites curiosités, par Henri de Parville. — La mort de M. Hurteau. — Mariage ducal. — Chronique européenne, par Raoul Bresseau. — Carnet du *Monde Illustré*. — M. Cléophas Rochette, par R. G. P. — Courrier de la mode, par Blanche de Gery. — Chacun pour soi. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES. — Portrait de Son Excellence le gouverneur-général du Canada et sa famille, par Benjamin Sulte. — Portraits des collaborateurs à l'histoire générale du Canada : Hon. Geo. W. Ross, R. E. Gosnell, D. McIntyre, D. J. Goggin, Benjamin Sulte, W. J. Robertson, W. Patterson, G. U. Hay, J. B. Hall, Alex. Anderson. — Venise : Place de l'église Saint-Marc ; Façade de l'église Saint-Marc. — Portraits : Le duc et la duchesse de Marlborough ; M. l'échevin Hurteau ; M. Cléophas Rochette. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS



BIEN des choses se sont passées depuis quinze jours. C'est tellement vrai, qu'il n'y a que deux choses à faire pour pouvoir écrire trois chroniques par jour :

- 1o. Lire les journaux.
- 2o. Se promener.

N'en déplaise à personne, pas même à ce bon M. Boileau qui aurait aussi bien pu dire : " La chronique est facile."

En effet, il y a de très bons et de très forts chroniqueurs au Canada, mais ils pèchent par une chose : la longueur. On dirait que, comme dans les courses, ils veulent arriver premiers... d'une tête. Ceci dit sans vouloir, comme quelques-uns, *badrer* tout et tout le monde.

Pour éviter ce défaut, " la qualité vaut mieux que la quantité," ce qui n'empêche qu'on peut traiter plusieurs sujets à la fois, mais clairement, sans pédagogisme ni amphigourisme, et surtout courtement, car Sa Majesté le Public n'aime pas à s'amuser aux bagatelles de la porte, étant donné ce principe : *Life is short*.

* *

Depuis quelque temps, des gens plus mal-

intentionnés que malveillants écrivent contre les Français émigrés au Canada. C'est la mort de Michel Vidal qui en a fourni l'occasion ; comme j'ai connu cette noble épave de l'émigration et que je la remplace au *Moniteur du Commerce*, j'ai cru devoir prendre sa défense en disant " qu'il n'y est pas mort de faim ", mais qu'il est mort sur la brèche, l'arme à la main, tout comme Charles Savary... Si je mentionne ce dernier, c'est que, dans une lecture qu'on lui avait demandée à Québec, en 1884, il rendit un solennel hommage à la mémoire d'une épave canadienne qui repose sous le respect de la France... Crémazie...

Après ce grand nom que je salue de toute la respectueuse *navrance* de mon cœur, je salue, avec non moins de respect, la légion de Français : ouvriers, commerçants, artistes, nobles dont peut s'enorgueillir Montréal et Québec, tout comme je salue et applaudi au succès des ouvriers et des artistes canadiens qui vivent sous le drapeau tricolore.

* *

Cette mort de Michel Vidal, *mort de faim*, mort si rapprochée de celle d'Hector Berthelot, lequel, lui, a failli ne pas avoir de terrain au cimetière, m'inspire à soumettre une idée aux confrères de ces deux disparus.

Pourquoi messieurs les journalistes canadiens ne fonderaient-ils pas une *Société de secours mutuels* contre les péripéties de l'existence ?

La chose est fort possible et pour que le succès se réalise, je la livre à *une* journaliste dont les chroniques du lundi sont admirées.

Par le cœur d'une femme, ces choses là réussissent toujours.

* *

Conclusion de certain mariage ducal : *Monsieur s'en va-t'en guerre* et *Madame à sa tour monte* à dû monter encore bien plus haut en voyant descendre son descendant... Comme les dieux d'autrefois, la noblesse d'aujourd'hui s'en va.

Gaston P. Labat

HISTOIRE DU CANADA POUR LES ÉCOLES

(Voir gravure)

Il y a cinq ou six ans, une entente s'établit entre les premiers ministres des provinces qui composent la Confédération pour tâcher d'obtenir des auteurs canadiens un livre d'école donnant, en 400 pages d'un moyen format, l'histoire de notre pays, car malgré la croyance générale, il n'existe, pour les écoles, aucune histoire du Canada digne de ce nom, tant elles sont ou incomplètes ou composées de choses futiles.

Chaque province désigna une personne pour s'occuper de cette affaire. La gravure du MONDE ILLUSTRÉ nous donne leurs portraits, plus ceux de M. Patterson, secrétaire de la commission, et de l'honorable Geo. W. Ross, ministre de l'instruction publique d'Ontario. Le bureau ainsi formé annonça par des circulaires les conditions requises dans cet ouvrage, et attendit les auteurs jusqu'au 1er juillet dernier. Voici, en bref, ce que renferment ces conditions : Faire l'histoire de chacune des provinces fédérales, sans trop les isoler les unes des autres, c'est-à-dire raconter ce qui s'est passé dans ces territoires durant telle ou telle période ; traiter chaque province avec le même esprit de justice que l'on voudrait voir

appliquer à sa propre province. Ne point tenir compte des petits événements qui appartiennent à la classe des anecdotes ou encore peuvent être exploités avec avantage par un peintre ou un poète, mais qu'il est inutile de faire connaître aux enfants. Indiquer nettement les reliefs de l'histoire et en expliquer l'importance, comme les traités de paix, les délimitations de frontières, l'esprit des constitutions politiques, les transformations du commerce et des industries, le mouvement municipal, notre situation maritime, tout ce qu'un jeune homme doit connaître afin d'en ne pas commettre des erreurs grossières. Il va de soi que les préjugés de race et de religion doivent être bannis d'un livre de ce genre, mais n'allez pas croire que cela en est facile dans la tête des auteurs !

Un garçon de douze à quatorze ans est susceptible d'apprendre l'histoire du Canada d'un océan à l'autre si nous lui fournissons un professeur ou un livre traitant de cette matière avec l'intelligence requise.

Les livres d'école que nous possédons sur ce sujet sont affreusement stupides. J'en ai vu au delà de soixante — tous plus bêtes les uns que les autres. Aussi n'existe-t-il aucun peuple civilisé qui vive dans une ignorance plus complète de son histoire que le peuple canadien. Cela vous surprend ! La preuve de ce que j'affirme ici éclate tous les jours sous mille formes dans les journaux, les discours publics et les conversations. N'ai-je pas lu, hier même, dans une gazette que la langue française nous est garantie par le traité qui cède le Canada à l'Angleterre ? Ne met-on pas à tout moment des conditions imaginaires dans ce malheureux document que personne ne semble avoir lu. Est-ce que deux ou trois messieurs, très épris de leurs mérites, ne se sont pas disputés dans la presse pour s'attribuer l'honneur du projet, de l'idée, de la conception, du mécanisme, de l'arrangement etc., de la confédération canadienne ? Ces pauvres bonshommes ne savent pas qu'en parlant de cela cinquante ans avant la naissance. Tout le reste est à l'avenant. Je n'ai jamais rencontré un homme qui put me dire ce que renferme la constitution de 1891 ni celle de 1841, ni le traité d'Ashburton. Rien de toutes ces matières de première importance, ce qui n'empêche pas qu'on pourrait enseigner à un enfant, car c'est très facile, à comprendre. Ce qui est plus difficile à comprendre c'est que, ignorant ces choses, nous discutons sans fin sur des points d'histoire, sur la politique, sur tout un monde connu, mais que nous croyons savoir par cœur.

La forme des chapitres, la manière d'exposer les événements, le choix de ces derniers, telles sont les bases de notre travail.

Le langage doit être simple, la phrase limpide afin que l'élève la saisisse dans toute sa portée.

Plus de quatre-vingts personnes avaient entrepris de concourir pour les premiers efforts aux trois ou quatre meilleurs ouvrages mais, au jour du dépôt des manuscrits, avant le comité (à Québec le 25 juillet 1895) n'en est présenté que quinze ; sur ce nombre neuf ou dix se trouvaient n'avoir que la valeur ordinaire de semblables livres, c'est à dire absolument imparfaits.

Lecture terminée, nous n'avions donc devant nous que cinq prétendants. Ceux-là ont été soumis à un second examen plus sévère que le premier et le moins bon des cinq est allé rejoindre les dix autres aux limbes. En troisième critique, un autre a été écarté. A la quatrième, les trois restant ont lutté fort à fort jusqu'à ce que l'un succombât par péché d'omission : il traitait moins de questions utiles que les deux autres.

Enfin, après vingt longues séances activement occupées, nous n'avions plus qu'à comparer nos notes pour dresser une liste des défauts du vainqueur et les corriger. C'est à quoi nous nous occupons en ce moment. Lorsque nous aurons rendu ce travail conforme, de point en point, à nos désirs, il sera imprimé et en prendra qui voudra. Les profits seront uniquement pour l'auteur, durant une douzaine d'années — ce que j'estime à une somme totale de quinze mille piastres.

Il est certain que le contenu de ce petit volume de cinquante centins, le ton et l'esprit qui y règnent, les méthodes employées pour faire comprendre le sens de chaque passage, tout cela dépasse de beaucoup ce que nous possédons déjà en ce genre.

Résumons la marche de cette affaire : 10 les manuscrits expliquant de quelle manière le livre doit être composé, 20 plus de quatre-vingt concurrents se mettent à l'œuvre, 30 quinze manuscrits seulement sont déposés devant le bureau des examinateurs, preuve que soixante et cinq au moins n'ont pu conduire leur entreprise jusqu'à la fin, 40 l'auteur choisi a passé par six épreuves, suivant les pratiques les plus admises dans ces sortes d'examens, 50 nous allons travailler un an à le perfectionner.

Les membres de notre comité sont tous des travailleurs que les difficultés stimulent et qui ne demandent aucun salaire.

Si nous ne réussissons pas, on pourra attendre longtemps un évangile historique.

"chromos rouges" de l'école réaliste ou naturaliste. M. Tardivel a le mérite d'être un penseur, plutôt qu'un dilettante des lettres. Nous l'en applaudissons.

..

Mettre en scène les hommes et les choses, les faits et gestes, les événements du siècle prochain, c'était jouer gros jeu, et courir peut-être à un désastre littéraire. L'auteur a su tourner l'obstacle et éviter l'écueil. Ce qui semblait de prime abord ne devoir être qu'une gageure et un défi, est devenu, grâce à son talent, à son esprit clairvoyant, à l'ardeur de sa foi et de son patriotisme, une œuvre vivante, bien vivante, qui s'impose à l'attention de tous et relève de la critique.

Avouons que ce qui se passe de nos jours et dans notre pays semble donner cruellement raison aux sombres prévisions de l'auteur. Il est dur, cependant, de supposer que le mal aura, dans cinquante ans, acquis ici un tel empire, et pourra mettre en péril l'avenir du peuple canadien et ses destinées providentielles.

Plaise à Dieu que les nuages s'amoncelant à l'horizon se dissipent vite, et que nous évitions l'orage qui nous menace ! Comme dans le livre de M. Tardivel, le bien finira par l'emporter, et notre nationalité verra encore des aurores et de beaux jours. Le cycle de nos glorieux destins n'est pas près de se fermer. Du sang des pionniers et des héros de la Nouvelle-France naîtra une nouvelle génération de braves, dont notre histoire, aux "pages vénérées," redira les immortels exploits, les faits vraiment épiques. A l'avenir, il semble qu'un long frisson d'espérance vient remuer silencieusement les os de nos preux dans le silence de leurs tombeaux...

..

Les personnages que l'auteur met aux prises personnifient, à merveille, cette lutte sans cesse renaissante des deux esprits qui se disputent l'empire du monde.

D'un côté Montarval, vrai suppôt de Satan, qui lui souffle la révolte et la trahison ; de l'autre, Lamirande et son fidèle Leverdier. Le premier, orgueilleux et tout puissant, fait le chaud et le froid auprès des sectes maçonniques, dont il est le grand-maître, et qu'il ne manque pas de traiter haut la main ; sitôt qu'elles font mine de regimber contre l'aiguillon ou de se cabrer sous sa volonté de fer. Des partisans dévoués, triés sur le volet, alléchés par la soif de l'or et des honneurs, marchent à sa suite et reçoivent de lui le mot d'ordre. Montarval est le pire ennemi de notre race et de notre foi. Lamirande, au contraire, en est le défenseur intrépide, le valeureux champion. Vient un moment où sa cause paraît perdue sans ressource. Mais il espère contre toute espérance, et, avec le secours d'en haut, il finit par renverser tous les obstacles. Tandis que Montarval meurt comme il a vécu, Lamirande finit ses jours dans la retraite et dans la sainteté.

Ce sont là des caractères et des types saisis sur le vif, creusés, fouillés d'une main ferme, et dont le contraste est saisissant. D'autres figures passent et repassent, sollicitent aussi notre attention. Signalons Ducoudray, qui se convertit tout à coup et paie de sa vie son courage héroïque ; Saint-Simon, traître et transfuge, qui passe armes et bagages à l'ennemi pour un plat de lentilles, c'est-à-dire pour un peu d'or et de vaine popularité.

Du choc et du conflit des opinions, des desseins et des actes qui se font vis-à-vis et contre-poids, naissent l'intérêt et la vie intense dont on est frappé dès l'abord. L'âme haletante, agitée, inquiète, cherche à deviner le

dénouement qui se précipite, heureux ou funeste. Un soupir de satisfaction, un élan de reconnaissance succèdent à ses angoisses, lorsque l'action se dénoue par le triomphe de Dieu et de son Christ. La conspiration ourdie dans l'ombre des antres maçonniques avorte misérablement, et le patriotisme, un instant affolé, reprend courage...

Tel est ce livre, puissant dans son ensemble, vigoureux dans ses détails. Le retour à la foi et la fin tragique de Ducoudray, le détail des volte-face et des palinodies de Saint-Simon, le récit des derniers moments de Montarval, mourant de la mort des pêcheurs et des impies, sont des morceaux de grande envolée, qui laissent dans l'esprit une profonde empreinte et qu'on n'oublie plus.

..

Si c'est un roman que M. Tardivel a voulu écrire, c'est un roman sans amour autre que celui de son héros pour le droit, la justice et la vérité. Nous voudrions voir le même amour détourner notre jeunesse des lectures défendues, et l'éloigner de cette nourriture malsaine, de cette pâture horrible du roman contemporain.

M. Tardivel a jeté le cri d'alarme, et son appel ne saurait manquer d'être entendu. Il y a ici plus qu'une question d'art et de rhétorique : des problèmes dont la solution presse et vous arrête au passage. Le consciencieux auteur, avec un courage qui l'honore, s'efforce d'indiquer la voie, de donner le branle à l'opinion, égarée, endormie ou engourdie. Son livre nourri, plein de choses, suggestif, élève l'âme. Ne cherchez pas un autre critérium, une autre pierre de touche. Selon le mot de La Bruyère, "il est bon et fait de main d'ouvrier".

JEAN-BTE BÉRARD.

Sorel, novembre 1895.

BIBLIOGRAPHIE

Pour la Patrie, roman du vingtième siècle, par M. J.-P. Tardivel, directeur de la *Vérité*.

On peut taxer M. Tardivel de pessimisme ; mais on ne saurait s'empêcher d'admirer la sûreté de son coup d'œil, la sincérité de ses intentions.

Son livre est une œuvre forte, toute vibrante du plus pur patriotisme. Le plan est excellent, l'ordonnance et l'exécution sont en parfait rapport. L'action marche d'un pas rapide vers le dénouement. Point d'épisodes parasites, ni de descriptif à outrance. Une langue nette ; un style sobre ; peu d'images, mais bien placées ; des épithètes de bon aloi. Voilà pour la forme.

On pourrait reprocher à l'auteur une certaine monotonie, la fréquence et la longueur de ses dialogues, le manque de pittoresque et de couleur locale. Au point de vue de l'art strict, il y aurait peut-être, en effet, à redire. Mais l'auteur a pris soin de nous donner d'avance le mot de l'énigme.

Il aurait pu faire de son livre une étude de mœurs, multiplier comme à plaisir les situations à effet, répandre à pleines mains la couleur locale, en un mot amuser ses lecteurs, au lieu de les émouvoir vivement, comme il vient de le faire. Il ne l'a pas voulu, et pour cause.

Il tenait un sujet palpitant d'intérêt. En l'associant à de vulgaires intrigues, la foule, qui fait les gros succès, eût trépillé d'aise et battu des mains, sans doute. Mais l'élite eût prêté une oreille distraite, ou organisé la "conspiration du silence". Il a donc écrit pour ceux qui prisent par-dessus tout les fortes convictions, l'honneur, la morale et la religion ; pour ceux qui ont en horreur les

OU SONT LES FLEURS D'ÉTÉ ?

Dédié à mon ami Denis Ruthban.

(SONNET)

Où sont les fleurs d'été qui charmaient le regard ?
Où sont les gais soleils, les parfums et les roses ?
Et pourquoi les oiseaux — la veille du départ —
Ont-ils d'un chant plus doux enveloppé les choses ?

Sur les routes, au bois, dans les champs, au hasard,
On dirait qu'il a plu des feuilles pâles, roses ;
La lune, à l'horizon, montre son teint blafard
Et le soleil couchant a des lueurs moroses.

Déjà le sol durci se couvre de verglas,
Et l'on entend au loin le vent sonnant les glas
Des soirs chauds et vibrants, des nuits tièdes, sereines :

Hélas ! les jours glacés sont vite revenus,
Et je plains en mon cœur ceux qu'accablent les peines,
Ceux que la faim tourmente et qui vont les pieds nus !

Ch. A. Gauthier

Stanford, novembre 1895.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Français résiste aux gouvernants et suit les meneurs. — ALPHONSE KARR.

Le bonheur est le gros lot d'une loterie dont on n'a pas de billets. — G.-M. VALTOUR.

La toilette fait de la femme un objet d'art animé, à condition que vous soyez la parure de votre parure. — CARMEN SYLVA.

Le mariage est une pièce à deux personnages, et presque toujours on n'a étudié qu'un rôle, celui de l'autre. — OCTAVE FEUILLET.

LE BISON ROUGE

DÉDIÉE A K. BENJ. SULTE

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

Il a parlé au Grand Esprit, et sa prière a été une longue plainte, un appel au secours, un immense cri d'angoisse pour sa fiancée ! Il a dit au Grand Esprit les blasphèmes, les imprécations des Iroquois, leur dissolution, leur cruauté.

Et toujours il marche sur leurs traces.

Qu'espère-t-il, seul, blessé ?... Il n'a point à attendre de secours avant plusieurs jours : si ses hommes, toutefois, parviennent au premier village algonquin. Cependant, il marche.

A peine l'Outaouais est-il dépassé que la troupe du Renard Agile, rejoint des aventuriers, émissaires des Anglais, porteurs de plusieurs gallons d'eau-de-feu. Au récit de la victoire des Iroquois, les aventuriers font couler à flots la liqueur malfaisante. Bientôt, ce ne sont plus des êtres raisonnables, c'est un amas de brutes inconscientes, mais méchantes, et ne se relâchant aucunement de leur excessive surveillance des prisonnières.

Le Renard Agile ose proposer à la Blanche Gazelle de devenir son épouse : elle le repousse avec horreur. Il lui dit que son fiancé, le Bison Rouge, est resté parmi les morts du Nomingue. De grosses larmes ruissellent sur les joues de l'enfant, mais elle ne perd rien de son indomptable énergie ; sa noble fierté, pleine du plus écrasant mépris envers son oppresseur, semble s'accroître à chaque mot qu'il lui dit.

Il refoule ses sentiments, se promettant d'arriver tôt ou tard à ses fins ; et ce, par tous moyens.

Pauvre Blanche Gazelle !... Son cœur appelle le Bison Rouge contre tout espoir ! car il est mort, le Renard Agile l'a vu, il l'a dit ! Son fiancé eût-il, d'ailleurs, abandonné ses compagnons ? L'enfant le connaît trop bien pour supposer chose semblable ! Il était brave jusqu'à la témérité : il ne quittait jamais un champ de combat que vainqueur, ou ayant du moins gardé ses positions. Le savoir vaincu, c'était le savoir mort. ... Et pourtant, dans sa naïve prière, elle demande au Grand Esprit de lui envoyer son fiancé !

Serait-ce cette puissance magnétique unissant à distance deux âmes, et que l'on cherche à expliquer scientifiquement aujourd'hui ?...

Le Renard Agile, surmontant son trouble et son ivresse, donne le signal du départ. Il ne veut permettre un long repos, d'ailleurs bien mérité, à ses hommes, que quand il sera arrivé dans ses possessions. Là, il n'a rien à craindre ; il est chez lui.

Mais dans sa marche il ne veut point se départir de sa cauteleuse prudence. Si tous ses hommes sont ivres, ils n'en ont pas moins l'oreille au guet ; et leurs yeux obscurcis fouillent quand même les hautes herbes et les taillis.

Le soleil avait disparu ; le ciel, chargé de nuages cuivrés, laissait présager un violent orage. La nuit, sombre déjà par suite du renouvellement de la lune, s'annonça comme devant être d'une obscurité profonde.

Les Iroquois, exténués, atteignent le lac Champlain. Là se trouvent quelques jolies îles, dans l'une desquelles le Renard Agile a résolu de faire camper sa troupe. Des pirogues sont au bord : en plusieurs voyages, tous atterrissent sans encombre. Toutes les pirogues sont tirées sur le rivage de l'île, et elles forment même une sorte de rempart pour les Iroquois.

Le bras séparant l'île de la terre ferme étant assez large, toutes les pirogues du lac étant au pouvoir des Iroquois, le chef juge inutile de mettre des sentinelles ; nul ne peut songer à s'approcher : on l'eût entendu, étant donnée la finesse de l'ouïe chez les sauvages.

A la faveur de l'obscurité s'épaississant, le Bison Rouge a pu assister à l'embarquement des Iroquois. Il a saisi quelques bribes de

leurs conversations, il devine leur sécurité. Il les voit, de son bord, allumer leurs feux et cuire leurs mets. Il entend quelques éclats de voix que lui apporte le vent, fraîchissant et soufflant d'Ouest.

Puis les feux s'éteignent, le calme se rétablit dans le camp, tandis que l'obscurité s'est faite noire, noire, et que le vent souffle plus rudement.

Son parti est pris.

Il se laisse doucement couler dans le lac. Nageur aguerri et passionné, il ne craignait point de traverser le lac Grand Nomingue, malgré sa grande largeur et contre vents et marée. Pour lui, ce n'est qu'un jeu de passer du bord à l'île où sont les Iroquois. Presque tout le temps du trajet, il est entre deux eaux. L'oreille la plus fine ne pourrait surprendre le moindre bruit. ...

Il est à l'île. ...

Une heure au moins il reste abrité derrière un canot. Il veut que tous les Iroquois soient bien endormis. ...

Durant ce temps, les éléments semblent s'être déchaînés. Le vent souffle avec des hurlements sinistres ; de longs éclairs zèbrent les nuées devenues plus noires ; le tonnerre a des grondements tantôt longs et sourds, tantôt brefs, craquant avec la déchirure et titubante de cent canons tirés à la fois par des artilleurs inhabiles encore. ...

Puis les grondements s'éloignent, les éclairs diminuent d'intensité, le vent même ne jette plus que de furtives plaintes, en se contentant cependant d'entendre tous ces murmures déserts qui peuplent le silence des nuits.

Le Ciel reste sombre ; tout est noir, et sur terre impossible de voir à deux pas devant soi.

Est-ce un obstacle aux projets de notre brave Bison Rouge ? Cette obscurité d'encre va-t-elle l'arrêter ? ...

Comme un serpent, il rampe, retenant son souffle, évitant le moindre froissement des herbes. Ses yeux faits à l'obscurité distinguent les premières huttes des Iroquois. Il se glisse : on dirait d'une ombre !

De la première hutte, pas un bruit, pas un soupir ne s'est échappé ! Il sort : tout est mort ! ...

Passant à la seconde case, un instant après il en sort. Il n'y laisse que des cadavres. Pas le moindre râle, rien ! ...

Il fait ce manège durant un certain temps dont il n'a pas conscience. Qu'il puisse les frapper tous avant l'aube et sans se trahir, c'est son objectif !

Arrivant à l'endroit où sont les prisonnières, il se fait reconnaître, étouffant tout mouvement de surprise, toute parole inutile en ce moment, coupe les liens ordonnant aux femmes de l'entendre. Il parcourt case par case tout le campement, jusqu'à ce que l'œuvre de vengeance soit accomplie.

Pas un Iroquois n'échappa !

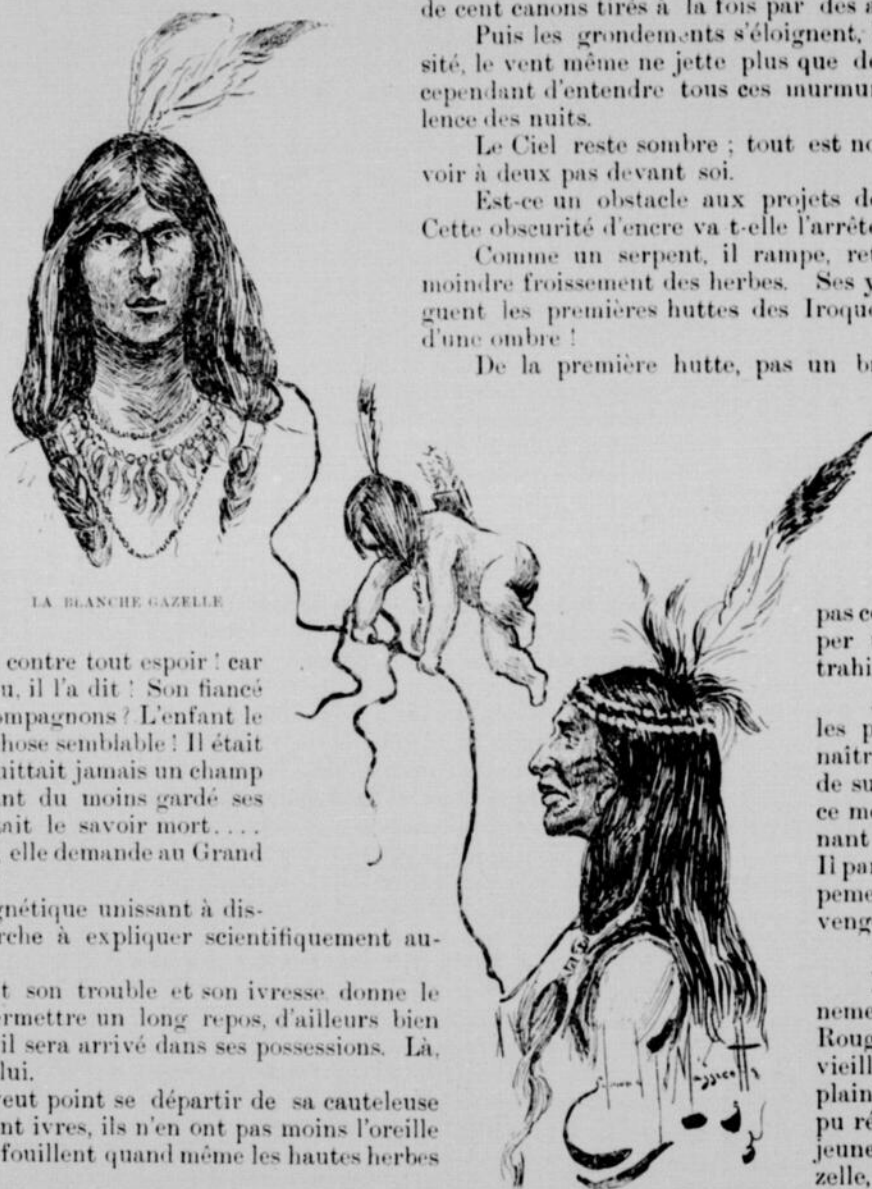
Le Grand Esprit avait certainement conduit par la main le Bison Rouge. Il avait entendu l'appel des vieillards, il avait été ému de la plainte du Bison Rouge. Il n'avait pu résister aux supplications de sa jeune adoratrice, la Blanche Gazelle, si pure, si simple, si confiante. Et d'ailleurs, il a toujours son tour ! S'il paraît parfois se désintéresser des affaires des humains, il vient au

moment opportun, moment désigné dans ses éternels décrets. Malheur alors à ses lâches et ignobles insulteurs ! Sauvages, voltairiens matérialistes, rationalistes ou autres, il les anéantit : car ses fureurs sont infinies dans leur vengeance, comme sa miséricorde est infinie dans ses bontés !

Tel est le haut fait d'un seul Algonquin, fait dont on peut trouver certaine trace dans l'histoire du Canada.

Le brave Bison Rouge ramena sa fiancée et les quelques femmes qu'il avait ainsi délivrées.

Après bien des marches et contre marches, des péripéties de tout genre, ils atteignirent Montréal où ils retrouvèrent la Robe Noire qui les accueillit avec la plus grande joie, après les avoir eus morts. Et quelques jours après, devant toutes les autorités civiles et



LA BLANCHE GAZELLE

LE BISON ROUGE

militaires de la ville, Son Excellence le gouverneur lui-même servant de témoin à la Blanche Gazelle, M. le marquis de Montcalm, en ce moment à Montréal, témoin pour le Bison Rouge, le bon Père unit ces deux jeunes cœurs si bien faits l'un pour l'autre.

On pourrait retrouver leurs descendants parmi les sauvages de la réserve, à l'ouest du lac Lagouégamong, ou lac Thérien, toujours fidèles aux Français et fermement attachés à la religion du Grand Esprit.

Firmin Picard

FIN

QU'ILS SE TAISENT !

Tantôt M. de Bismarck est furieux, tantôt M. de Bismarck est content.

Sa mauvaise humeur ou son plaisir ne sont plus le produit de sa volonté, mais le reflet d'un caprice aimable ou bourru du maître. Et c'est là ce qui ôte à la situation de l'ex-grand chancelier toute grandeur, à celle de l'ex-orgueilleux dominateur de l'Europe toute fierté.

Le roi de Prusse, empereur allemand, oublie-t-il durant quelques semaines le solitaire de Friedrichschruhe, aussitôt la gazette hambourgeoise dudit est frappée d'épouvante par la marche des événements en Allemagne ; mais Guillaume II, le jour anniversaire de Sedan, après avoir caracolé, drapeau victorieux en tête, par la ville de Berlin, éprouve-t-il "en son cœur le besoin d'exprimer à M. de Bismarck que l'Allemagne se souviendra toujours avec reconnaissance des services inoubliables que le prince a rendus, dans les temps célèbres, à Guillaume Ier, à la patrie et à la cause allemande", alors M. de Bismarck se rassérène et il "dépose aux pieds de son souverain ses humbles remerciements pour les félicitations et la gracieuse appréciation qu'il a bien voulu lui adresser et lui exprimer pour sa collaboration à l'œuvre nationale de feu l'empereur Guillaume Ier.

Ainsi, toujours, heure par heure, ce que j'ai écrit quinze années durant sous le règne triomphal du prince de Bismarck : "Il faut qu'il vive pour assister à sa défaite, pour contribuer lui-même à détruire sa légende, pour ne laisser que le souvenir d'un faux grand homme."

Ainsi donc ce qui était un vœu ardent de mon cœur de Française, de vaineur, est devenu une prédiction.

Mais qu'elle soit gouvernée par le prince de Bismarck ou par Guillaume II, l'Allemagne a toujours la même attitude provocatrice, le même besoin de parvenue immodérée, de faire sonner sans trêve, sans cesse, sans une heure de généreux répit, toutes les trompettes de ses renommées pour trompeter ses victoires.

L'Europe n'est-elle pas lasse, enfin, de tout ce bruit, de toutes ces rodomontades, de tous ces défis jetés aux efforts d'apaisement, de toutes ces exaltations de la guerre, de tout ce fanatisme du vainqueur pour l'abaissement du vaincu ?

Un quart de siècle a donc été impuissant à calmer vos ardeurs triomphales, ô Prussiens ! La terre a bu le sang des blessures ; les sèves des êtres qui fourmillent, celles des plantes et des arbres se sont lentement assimilées les chairs de nos cadavres et des vôtres ; des monuments qui fixent les acclamations des victorieux, qui pèsent de tout leur poids sur la défaite, qui, plus ils sont grands et hauts, plus ils imposent le silence à ceux qui les dressent et à ceux qui

les jalourent : pourquoi, ce silence, vos lourds monuments ne vous l'ont-ils pas imposé ?

Vous dites l'Allemagne grande, vous dites que "l'Allemagne, l'Allemagne est au-dessus de tout !"

Eh bien ! oui, elle est grandissime, cent fois oui, elle est au-dessus de tout ; mais, Seigneur, faites qu'un moment un seul moment, après vingt-cinq années elle et son empereur se taisent !

Mme JULIETTE ADAM.

LES PETITES CURIOSITÉS

L'ARBRE QUI BRÛLE

"L'arbre qui brûle" n'appartient pas à la légende ; il existe bien ; mais peut-être a-t-on exagéré ses vertus calorifiques, ou plutôt lui a-t-on donné des propriétés qu'il ne possède pas.

C'est le nom, sans doute, qui a produit l'erreur.

"L'arbre qui brûle" ne brûle personne, mais ne se laisse pas toucher sans déterminer une piqure extrêmement cuisante, comme les orties ; il renferme un principe actif sécrété par des pointes qui arment le dessous de ses feuilles, et qui s'y frotte s'y pique !

Il y avait jadis dans le Jardin d'acclimatation de Madras, aux Indes anglaises, un "arbre qui brûle" ; on l'avait entouré d'un grillage, pour que personne n'y touchât, avec un écriteau : "Défense de toucher aux feuilles"

Cet arbre est généralement de petite stature ; c'est presque un arbuste. C'est un *Laportea crenulata*. Il est très commun dans le nord de l'Himalaya et dans l'Assam, dans le sud des Indes, en Birmanie, dans la presqu'île de Malacca, à Ceylan, etc. Certaines variétés constituent de vrais arbres. On en connaît ayant 20 et 25 mètres de hauteur.

L'arbre qui brûle répand autour de lui une odeur nauséabonde ; aussi est-il facile à reconnaître. On l'évite partout où il végète parce que sa brûlure est extrêmement douloureuse. La brûlure ne laisse pas de trace, mais la sensation persiste pendant des mois et la partie touchée est sensible très longtemps, surtout par les journées humides ou quand on la trempe dans l'eau. Il n'est pas rare, tant la douleur est violente, de voir des indigènes se rouler à terre, quand par mégarde leur corps nu a touché l'arbre, en poussant des cris effrayants. Des chiens, piqués, courent de tous côtés comme atteints de folie, en hurlant et en se déchirant la peau au point brûlé.

Un jour, un cheval, qui avait franchi un bouquet de ces arbres, se précipita de tous côtés, mordant tous ceux qu'il rencontrait ; on dut l'abattre.

Un habitant de Mandalay, piqué par mégarde, souffrit le martyre pendant plusieurs semaines, et pendant dix mois continua à être en proie à des élancements à l'index de la main droite qui avait été "brûlé".

Il n'y a donc aucun doute à avoir sur les méfaits de ce végétal ; il est très curieux, mais nous n'en demandons pas l'acclimatation.

HENRI DE PARVILLE.



Comme un serpent, il rampe, il se glisse, on jurerait d'une ombre ! — (Page 423, col. 2.)

LA MORT DE M. HURTEAU

Vendredi, le 8 courant, est décédé, à sa résidence de la rue Sherbrooke, M. Napoléon-Arthur Hurteau, né à Longueuil en 1847.

Cette mort, bien qu'attendue depuis quelque temps déjà, a créé une certaine sensation en ville et surtout dans les sphères municipales, où M. l'échevin Hurteau comptait de nombreux amis.

Cet été il avait eu la douleur de perdre sa femme, et son médecin lui conseilla de partir pour le sud afin de rétablir sa santé fortement ébranlée.

Se sentant mourir à Ashville (Georgie), M. Hurteau se fit ramener à Montréal, il y a une semaine, pour rendre le dernier soupir au milieu de ses amis.

En 1880 il avait fondé avec son frère la maison de commerce bien connue, sous le nom de Hurteau frères.

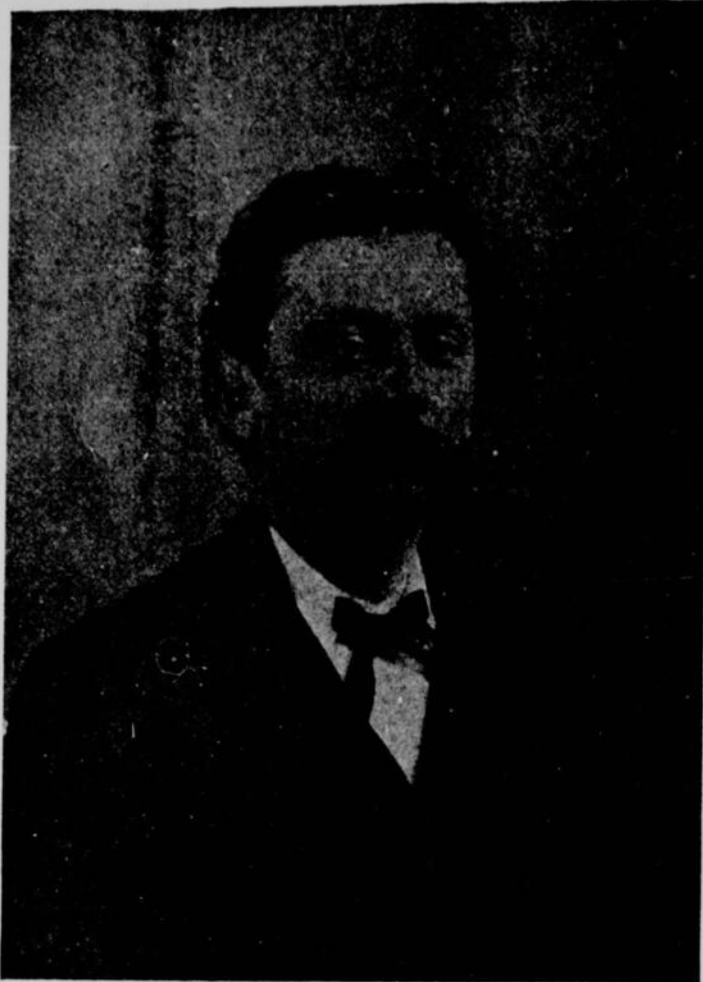
En 1888, il représentait le quartier Saint-Jacques, à l'hôtel de ville.

En 1892, il refusa d'être candidat à la mairie. Il refusa également de poser sa candidature lors des dernières élections générales.

La même année, il fut nommé président du comité des finances à l'hôtel de ville.

Il laisse une fortune de \$200,000.

Catholique fervent et convaincu, M. Hurteau a fait venir à son chevet l'un des prêtres de Saint-Jac-



M. NAPOLEON-ARTHUR HURTEAU

ÉCHEVIN ET PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DES FINANCES DE MONTRÉAL

ques, et a reçu les derniers sacrements.

Les funérailles ont eu lieu lundi, et elles ont été l'objet d'une grande manifestation officielle et populaire.

MARIAGE DUCAL

MARLBOROUGH-VANDERBILT

Ce fameux mariage, dont on a parlé depuis si longtemps, entre le duc de Marlborough et mademoiselle Consuelo Vanderbilt, est enfin accompli.

C'est le mercredi 6 novembre, que la cérémonie a eu lieu, à l'église Saint-Thomas, de New-York, somptueusement décorée pour la circonstance, et beaucoup d'amis de curieux. L'évêque épiscopalien Littlejohn présidait.

Le repas de noces a été pris chez madame Vanderbilt, mère de la nouvelle duchesse. On a mangé dans de la vaisselle d'or.

Inutile de dire que Mlle Vanderbilt a reçu de magnifiques cadeaux. Citons un long rang de perles magnifiques ayant appartenu à Catherine de Russie, des bagues en or avec diamants, et toutes sortes de très riches bijoux.

Le duc de Marlborough, pair d'Angleterre, résidant au château de Bleinheim, est le dernier héritier de la fameuse famille de ce nom. Mlle Vanderbilt est la fille de M. W.-K. Vanderbilt, qui vit actuellement divorcé.



LE DUC DE MARLBOROUGH



LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH (Mlle CONSUELO VANDERBILT)

UN MARIAGE DUCAL

Puisse le nouveau ménage ne pas partager trop tôt cette infortune, après les splendeurs ériards qui ont marqué son début.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, octobre 1895.

Paris est rempli de gaieté, parce que la saison théâtrale bat son plein. Les Parisiens multiplient leurs plaisirs avant que "tout-Paris" parte pour la côte d'azur.

Les premières se succèdent continuellement, et la Comédie-Française, qui avait eu du succès en redonnant les *Faux bonshommes*, vient d'en avoir plus encore dans les *Tenuilles*, de M. Paul Hervieu.

La gaieté est, tous les soirs, le rendez-vous d'une foule compacte qui va applaudir les *Sept jours de Clairette*, pièce d'ailleurs si bien interprétée, avec de l'excellente musique comme sait toujours en donner le coquet théâtre de la Gaieté.

Les Bouffes-Parisiens donnent les dernières représentations de la *Dot de Brigitte*, de Mme Simon-Girard dans le rôle de Brigitte. Cette ravissante opérette obtient un grand succès, quoique le succès soit contumier au distingué théâtre des Bouffes-Parisiens.

Les frères Isola, au théâtre de ce nom, sont vivement applaudis, et "tout-Paris" se donne souvent rendez-vous là. Les *Attractions féeriques*, l'*Océan de lumière*, le *Phénomène aérien* et la *Fée aux fleurs*, sont vraiment des choses merveilleuses qui rendent unique le joli Théâtre Isola, qui n'a plus à lutter contre Robert-Houdin, dont le programme manque de l'intérêt de jadis.

Les Nouveautés, les Variétés et le Châtelet viennent de subir le contre-poids d'une juste critique; le Casino de Paris, la Cigale, les Folies-Bergères, la Scala et l'Eldorado, sont en baisse.

Messieurs les directeurs de ces cinq cafés-concerts devraient savoir que ce n'est pas en amenant sur la scène des femmes dont le seul mérite est la légèreté de mœurs, que le public intelligent peut être porté à les encourager.

Ces derniers sont l'ombre de leurs brillants concurrents.

Le Dr François de Sales Prévost part ces jours-ci pour le Canada, où il retourne s'établir, après de sévères études ici.

La France et les Lettres viennent de perdre un charmant et délicat conteur dans la personne de M. Gustave Droz, mort subitement, en son appartement du quai Voltaire, à Paris. M. Gustave Droz est l'auteur aimé et très populaire de *Monsieur, Madame et Bébé*.

Raoul Bousseau

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le prochain consistoire secret a été fixé au 25 novembre prochain, par décision de Sa Sainteté Léon XIII.

À la prochaine session fédérale, il sera, paraît-il, adopté une loi sur les droits d'auteur.

Les électeurs libéraux du comté de Jacques-Cartier ont choisi M. Nap. Charbonneau, avocat, de Montréal, pour leur porte-drapeau dans l'élection fédérale prochaine pour cette division électorale.

Les législateurs de la Caroline du Sud viennent de refuser aux femmes de leur Etat le droit de suffrage.

L'attraction du carnaval de Québec sera une immense tour de glace, de deux cents pieds de hauteur.

La loi provinciale des faillites subira, dit-on, de notables amendements, à la présente session de la Législature de Québec.

Chicago a une population de 20,000 Canadiens-français. On y compte quatre églises paroissiales desservies par des prêtres de notre origine.

M. Villegueve, maire de Montréal et député d'Hochelaga à la Législature, s'est chargé du bill que la cité métropolitaine présente cette année.

Le *Pelerin*, c'est le titre d'un charmant recueil semi-quotidien du bazar de Sainte-Cunégonde. Florissantes affaires au petit confrère!

L'alliance offensive et défensive de la France avec la Russie se dessine et s'affirme de plus en plus nettement. Le prestige de la France, en face des hostilités de la Triple Alliance, en bénéficie de beaucoup.

La banque du Peuple, à Montréal, qui avait été forcée d'interrompre ses opérations, a réouvert ses portes le lundi 4 novembre. Tout fait espérer une heureuse reprise des affaires.

M. Henri Simard, député fédéral du comté de Charlevoix, vient de mourir à sa résidence de la Malbaie, à l'âge de soixante-quatre ans. Son décès crée la sixième vacance de mandat aux Communes du Canada.

Nous consacrons deux de nos pages à la reproduction de deux vues de voyage en Europe, et d'un groupe de la famille de notre gouverneur-général, lord Aberdeen. Au double point de vue de l'intérêt historique et de l'intérêt local, ces gravures plairont à nos lecteurs, nous aimons à le croire.

Nos législateurs pour rire ont ouvert, le mercredi 6 novembre, leur première session du 4^e parlement. M. le Dr Lachapelle, député fédéral d'Hochelaga, est leur gouverneur-général, et M. l'avocat J. G. Boissonneault, l'orateur. Le parti conservateur est au pouvoir, sous la direction de M. Jules Leclair, et M. Ths Côté est chef de l'opposition libérale.

Le numéro de novembre, du *Monde Moderne*, contient cent quarante-deux gravures et des articles qu'il nous faudrait citer tous, car leur intérêt n'est égalé que par leur variété. Nous appellerons cependant l'attention sur l'importante étude consacrée par M. Léo Clartie à l'Institut de France, qui vient de célébrer son centenaire le 25 octobre. Toute l'histoire de la glorieuse maison y est résumée par un texte aussi documenté que sont exactes les illustrations qui l'accompagnent.

Editeur: A. Quantin, 5, rue Saint-Benoit, Paris. Abonnement: \$4.50 par an.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Karoli*, Yamaska.—Accepté, l'article: ce bout d'histoire est fort joliment raconté. *H. M. D.*, Hull.—Avec une très légère retouche nous acceptons, de bon gré, votre *Sonnet*: il aura son tour dans un prochain numéro.

A. V., Montréal.—*Trop tard* est agréé, avec quelques corrections de détails que nous sommes autorisé d'y faire.

P. G. R., Lévis.—Pas à présent pour les photographies, merci. Vous aurez l'échange. Manquent les dix premières livraisons.

E.-J.-P. B., Saint-Boniface (Manitoba).—C'est encore imparfait, mais il y a là du souffle, et nous acceptons votre envoi.

Paschal, Montréal.—Comme fantaisie littéraire, *La plainte* est fort acceptable. Nous publierons volontiers.

SONNET

A monsieur Michel Desjardins.

J'ai lu, puis j'ai relu tes vers harmonieux,
Poète humble et plein d'âme. Ils sont la noble image
De ton cœur rayonnant des lumières des cieux,
Et leur écho, pour moi, fut un divin ramage.

Ton art, sans flatterie, est un art précieux
Que tu prends à l'azur, la radieuse plage
Que le poète, à l'aise, aime, silencieux,
Avant que son vélin n'en prenne le langage.

Inconnu tu veux l'être, et la gloire n'est pas
Le sujet de tes chants ni le but de tes pas;
Tu n'aimes pour ton vers qu'une douce harmonie.

Ta foi ne prend d'ici que la croix de l'amour,
Et ta vie est heureuse au seul rayon du jour,
Car tu juges la gloire inutile au génie....

HENRY-M. DESJARDINS.

Hull, octobre 1895.

M. CLÉOPHAS ROCHETTE

Toute la population ouvrière des quartiers Saint-Roch et Saint-Sauveur, de Québec, est allée reconduire à sa dernière demeure, il y a quelques jours, un homme qui, depuis plus d'un quart de siècle, lui donnait le pain quotidien. La mort si soudaine de M. Rochette a été pour elle une douloureuse surprise, et par cette démonstration spontanée elle a voulu prouver à sa famille en quelle estime elle le tenait.



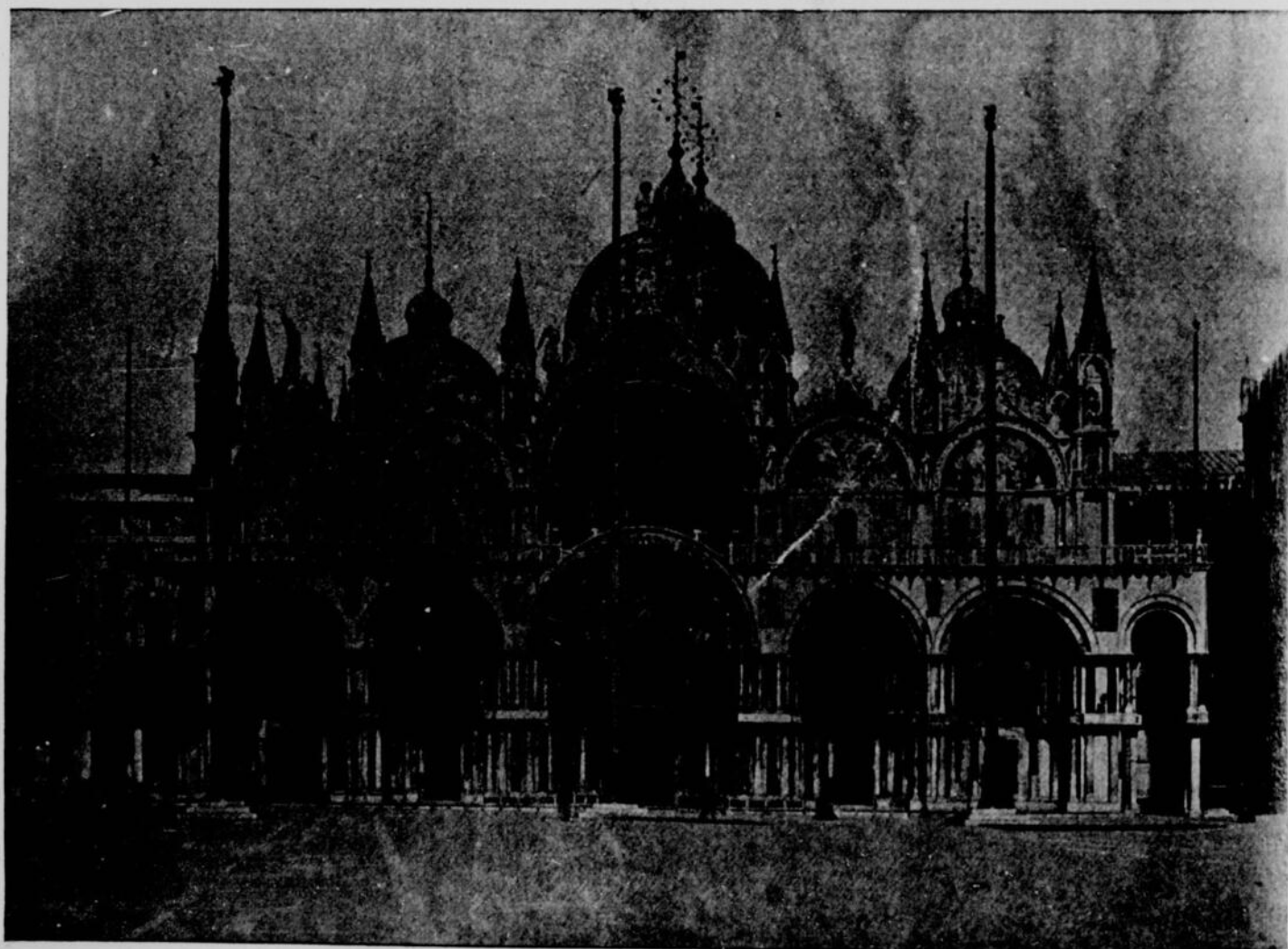
M. Cléophas Rochette était âgé de cinquante-deux ans. Il était né dans la paroisse de la Pointe-aux-Trembles, comté de Portneuf. Venu très jeune à Québec, il se fit tanneur, et à vingt ans il ouvrit une tannerie qui, avec les années, est devenue l'important établissement qu'il dirigeait encore à sa mort.

Les nombreuses occupations de M. Rochette ne l'avaient pas empêché de s'occuper des affaires publiques. Il fut longtemps conseiller à Saint-Sauveur et, après l'annexion de ce village à Québec, il siégea à l'Hôtel-de-Ville de la vieille capitale, en qualité de représentant du nouveau quartier.—R. G. P.

Conscience déchirée entraîne vie décousue.
—VICTOR HUGO.



VENISE.—PLACE DE L'ÉGLISE SAINT-MARC



VENISE.—FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-MARC



R. E. GOSNELL, Victoria, C.A. D. McINTYRE, Winnipeg D. J. GOGGIN, Regina T.N.O. BENJAMIN SULTE, Ottawa
 W. J. ROBERTSON, Ste Catherine, Ont. W. PATTERSON, sec. Montréal Hon. GEO. W. ROSS, président, Toronto G. U. HAY, Saint-Jean, N.B. J. B. HALL, Truro, N.-E. ALEX. ANDERSON, Charlottetown, I.P.E.

LES COLLABORATEURS A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DU CANADA — Photo. Montminy, Québec

COURRIER DE LA MODE

Voici le triste mois de novembre, doublement triste à cause des jours courts et sombres et de la Fête des Morts, par laquelle il commence. Deuil de la nature et deuil des cœurs. Mais, hélas ! quel que soit le chagrin qu'on éprouve, il faut cependant songer à se couvrir, et les personnes les moins coquettes et les plus affligées ne peuvent se dispenser de s'occuper de leurs robes, lorsqu'elles portent le deuil d'un être cher. Sauf dans certaines provinces où l'on a très justement le grand respect des morts, le deuil tend tous les jours à s'amoindrir. C'est ainsi qu'à Paris on remplace très volontiers le châle long par un collet assorti à la robe et garni de crêpe. La robe à traîne de forme droite s'est transformée en robe à godets et les manches plates en ballons monstrueux. On ne peut m'accuser de grande sévérité en fait de modes. Je comprends et j'excuse toutes les erreurs. Cependant il me semble que, tout en suivant la mode actuelle, il est bien facile d'atténuer ce qu'elle a de trop voyant et surtout d'extravagant. Les exagérations ne conviennent nullement à la livrée de la douleur. Certains ornements sont absolument incompatibles avec l'esprit du deuil. Un chapeau rond en crêpe avec des envolées de nœuds droits ne peut aller qu'à des enfants, il n'ira pas même à une jeune fille. La capote seule, à mon avis, convient aux neuf premiers mois de grand deuil. Maintenant, si on répugne à porter le grand châle de cachemire, qu'on choisisse un collet long, taillé en forme de pèlerine, de Talma, mais qu'on se garde du collet à godets. Il faut en prendre son parti : les deuils de père mère et mari doivent se porter sérieusement. Si la douleur est calme, les signes extérieurs ne doivent pas moins être aussi austères qu'il si l'âme était en proie au plus mortel désespoir.

Les vêtements de deuil peuvent être très pratiques, quoique très sévères. Pour les femmes qui ont à s'occuper à l'extérieur, soit pour affaires, soit pour l'éducation des enfants, il va de soi qu'un voile qui touche terre est impossible à porter constamment. Il est donc permis de le prendre moins long et moins large.

L'usage anglais de relever le deuil par quelques rouleaux de crêpe blanc à la capote, au col et aux manches, tend à s'établir définitivement en France ; cependant il est plus réellement correct de supprimer ce crêpe blanc et de s'en tenir au tout noir.

Comme étoffes très solides et vraiment jolies, tout en restant bien dans la note, il faut citer les superbes crépés de laine qui se font maintenant, pouvant à la rigueur se passer de garnitures de crêpe, parce que ces tissus mêmes semblent être du crêpe. La jupe droite légèrement biaisée devant et aux lés de côtés, garni de trois biais dans le bas, avec corsage rentrant dans la jupe, garni de biais en long devant et derrière, nous paraît être l'uniforme très approprié à un deuil sévère et pratique. Une ceinture de crêpe et un col droit semblable, sans nœuds ni choux, compléteront le costume. Comme vêtement, une pèlerine assez longue en même étoffe, crêpe de laine, ornée des trois mêmes biais et une capote de crêpe, avec voile de longueur raisonnable, suffiront pour la première année de grand deuil. A partir de cette époque, il est permis de s'habiller avec plus d'élégance, de mettre du jais, de la mousseline de soie, des paillettes noires, des rubans, tout en restant cependant, surtout comme exagération de formes, un peu en deçà de la mode. On peut alors porter des chapeaux ronds, des pavots de soie noire, des tulles mats sur fond de soie et enfin, à la fin de la seconde année, le mélange de blanc et noir toujours si élégant et si seyant.

Pour revenir au grand deuil, nous recommandons encore la plus grande simplicité pour la coiffure. Les oreilles de caniche dont certaines personnes s'encadrent la figure ne donnent en rien l'image du chagrin et n'ont pas la sobriété comme il faut qui convient dans ces douloureuses circonstances.

Nous rappelons que le deuil est moins sévère pour les enfants que pour les grandes personnes. Les jeunes enfants pourront le porter en robe blanche et rubans noirs. Au-dessus de dix ans les fillettes le portent en noir avec chapeau rond, mais aussitôt que les jeunes filles prennent la robe longue, elles seront coiffées d'une toque avec voile court, à ourlet de crêpe.

BLANCHE DE GÉRY.

(Extrait de la Saison.)

Entendu près d'une station de voitures :
—J'ai remarqué qu'en rentrant chez eux tous les cocorons de fiacre ont coutume d'emporter leur fouet.
—Parbleu ! ils sont tous mariés.

FAITS SCIENTIFIQUES

Les oreilles.—Les gens, en général, ne considèrent pas assez la délicatesse de construction de l'oreille et la traitent avec un sans souci impardonnable. On ne doit jamais se mettre dans l'oreille un instrument dur ou perçant, telles que broches à tricoter, broches à cheveux, cure-dents, etc. Le doigt est tout ce qu'il est permis d'y entrer car il ne peut y pénétrer assez loin pour causer du mal. Ne tapez jamais vos enfants sur l'oreille ; bien des cas de surdité doivent leur origine à cette pratique dangereuse.

Le froid et le cerveau.—Le froid agit d'une façon déprimante sur les fonctions de notre cerveau. Qui de nous ne s'est pas aperçu que, lorsque le froid devient par trop intense, notre mémoire fonctionne d'une façon peu satisfaisante ? Je me permets de citer à ce sujet les curieux mémoires d'un docteur allemand, qui s'est trouvé mêlé à la retraite de Napoléon à Moscou. Les faits cités par le docteur allemand, et rapportés par le Dr Rose, ont démontré avant tout que les soldats français étaient sujets à des pertes de mémoire étonnantes.

Certains soldats avaient oublié jusqu'à leurs propres noms, le nom de leur pays, sans parler des noms d'aliments et de boissons.

Gare à la salive.—Vous tous qui aimez à caresser les chiens, les chats et les chevaux, prenez garde à la salive qui se dégage des animaux domestiques. D'après le Dr Fiocca, elle contient des bacilles des plus nuisibles. Rien que la salive d'un petit chat suffit à empoisonner plusieurs personnes. Le Dr Fiocca a isolé dans la salive du chat un microbe tellement fort, qu'il suffit de l'inoculer à des jeunes chiens pour provoquer leur mort en moins de vingt-quatre heures. Les microbes de la salive du cheval sont également tellement dangereux que, sur quinze cas d'inoculation à des cobayes, quatorze amenèrent leur mort. La salive du chien contient les microbes les plus dangereux. Un des microbes que le Dr Fiocca a isolé, le "bacillus pseudo-aëdantis maligni," pourrait causer la mort de plusieurs enfants.

Marquage du papier et des tissus par l'électricité.—La matière à marquer, papier ou tissu, est d'abord humectée avec de l'eau ou avec une solution capable de conduire l'électricité, et posée sur une plaque de métal reliée à un pôle d'un générateur électrique. L'autre pôle est reliée à un stylet métallique. En écrivant avec ce stylet, un courant électrique traverse la matière et il se produit une action électrolytique dans laquelle une portion de métal se trouve déposée suivant les lignes tracées par le stylet. Dans le cas où l'écriture ainsi formée ne serait pas visible, il suffirait de traiter ensuite la matière par un réactif. Si on emploie un stylet en platine, les marques apparaissent sans employer d'autre solution que l'eau pour mouiller la matière à marquer. On peut, au lieu de stylet employer également un timbre et même, s'il s'agit d'impression sur étoffe d'une façon continue, se servir de rouleaux gravés entre lesquels on fait passer celle-ci, chaque rouleau étant relié à un pôle du générateur électrique.

Nuée de microbes.—Si nous en croyons le bactériologiste russe Wirouga, le nombre de microbes qui habitent sur la peau humaine est prodigieux.

Au niveau de la poitrine, d'après ce savant docteur, un centimètre carré de peau contient entre neuf mille et dix-huit mille microbes ; un centimètre carré du dos en contient de quinze mille à dix-sept mille.

L'index de la main droite est garni, suivant la propreté du sujet, de cent vingt microbes par centimètre à vingt-trois mille !

M. Wirouga a passé au microscope la peau des mains des infirmiers dans les hôpitaux ; ce sont, comme on pouvait s'y attendre, des muséums de microbes variés et dangereux.

Il conclut, en somme, qu'il faut se laver les mains le plus souvent possible : l'indication est excellente.

On peut déduire aussi de ce coup d'œil sur les microbes qu'ils ne sont pas si dangereux qu'ils en ont l'air : sans quoi, il y a beau temps qu'ils auraient tout dévoré, et l'on se trouve tout rassuré de vivre en cette compagnie inoffensive !

Quand doit-on manger les pommes ?—Le

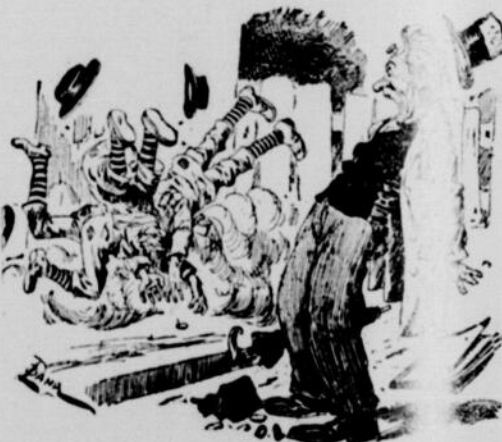
matin, croit-on jusqu'ici. Erreur. Voici l'opinion d'un médecin, le Dr Searles :

"Tout le monde devrait savoir que la meilleure chose que l'on puisse faire, c'est de manger des pommes juste au moment de se mettre au lit, le soir. Les gens non initiés aux mystères de ce fruit vont tressaillir d'horreur devant les visions dyspeptiques qu'une pareille proposition peut évoquer, mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne peut résulter aucun mal, même pour les estomacs délicats, d'une consommation de pommes bien mûres et fortes en jus au moment de se coucher. La pomme est un excellent aliment pour le cerveau, parce qu'elle contient plus d'acide phosphorique sous une forme aisément digestible qu'aucun autre produit végétal connu. Elle stimule l'action du foie, produit un sommeil calme et sain et désinfecte parfaitement la bouche. Ce n'est pas tout : la pomme agit sur l'exces d'acide de l'estomac, aide les sécrétions des reins et prévient les accumulations de calculs, tout en combattant les indigestions ; c'est aussi l'un des meilleurs préventifs connus des maladies de la gorge. Voilà des connaissances qui devraient être familières pour tout le monde, et j'espère que vous allez aider à les disséminer. Enfin, après l'orange et le citron, la pomme est le meilleur antidote contre la soif enragée de personnes adonnées à l'alcool ou à l'opium."

CHACUN POUR SOI



Ah ! ces braves petits enfants, comme ils s'entendent bien ! Tenez, voilà un son.



Ah ! sapristi !...

NOUVELLES A LA MAIN

Babylas va dernièrement voir un de ses amis souffrant d'une fièvre pernicieuse.

Il demande à la petite Aline comment va son papa.

—Hélas ! répond l'enfant, il est à moitié mort !

—Pas possible ! A quoi vois-tu ça ?

—Dame ! Ce matin, maman a commandé à la couturière une robe de demi-deuil.

Chez un notaire,

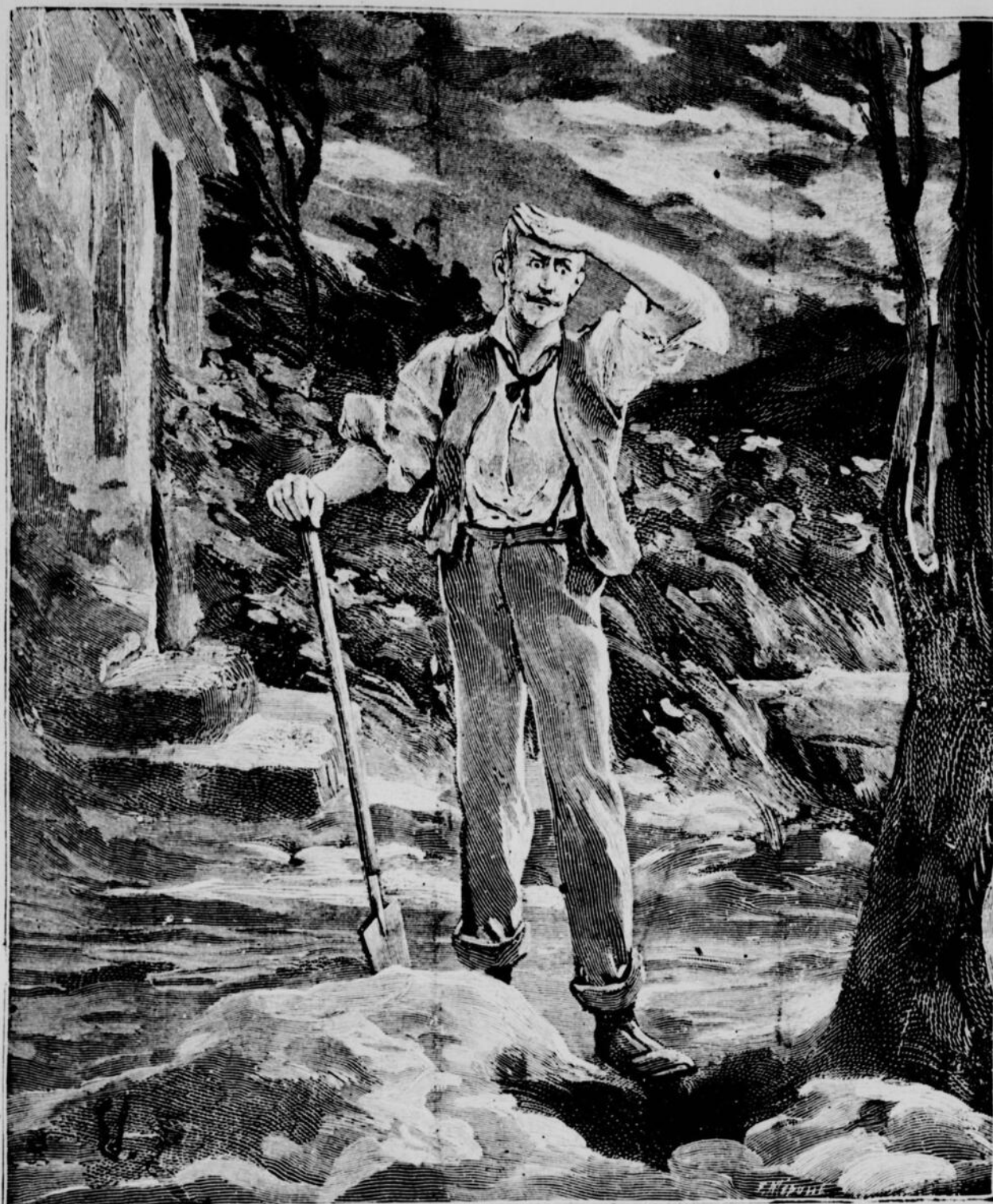
—Ça marche ?

—Oui, oui, très bien !

—Vous êtes satisfait de votre étude ?

—Heu ! mes clercs sont un peu lambins.

—C'est curieux ! Pourtant, on dit : Prompt comme les clercs.



Une sueur abondante ruisselait sur son front—Page 438, col 1.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

A la gare d'Orléans, il prit une voiture et se fit conduire rue Taylor, à l'hôtel Taylor, où il témoigna le désir d'avoir une chambre pour une quinzaine de jours.

Moyennant le prix payé d'avance de deux francs par jour, on lui donna une chambre fort convenable.

C'était une pièce assez vaste, meublée proprement et prenant jour sur une cour intérieure.

Cette chambre portait le numéro 21.

Deprety dut obéir aux règlements imposés à toute maison garnie par la préfecture de police.

—Vous avez les papiers nécessaires à votre inscription sur mes registres ? lui demanda la gérante de l'hôtel.

—Oui, madame....

—Voulez-vous me les confier ?....

—Parfaitement.

Le jeune homme tira de son portefeuille un acte de naissance et une carte d'électeur qu'il présenta à la gérante en lui disant :

—Vous pourrez garder ces pièces jusqu'à mon départ.

—Ça sera comme vous voudrez....

Un instant après la dame inscrivait sur son registre de police, à la date du 20 juin 1888 :

" Vicomte Georges de Grancey, 27 ans, né à Amboise (Indre-et-Loire) "

Et dans la colonne réservée à la nomenclature des papiers déposés elle nota :

" Un acte de naissance. Une carte d'électeur datée de 1887. "

Le pseudo-vicomte aurait eu grand besoin de remonter sa garde-robe, réduite à sa plus simple expression.

Tous les vêtements qu'il possédait il les portait sur lui.

Il ne voulait pas se démunir d'argent, mais cependant il fallait faire l'indispensable.

Ainsi quelque peu recalé, et n'ayant dépensé qu'une soixantaine de francs, il pensa à se rendre à Champigny au numéro 9 de la rue Bretigny.

C'est là, si le délire de l'ancien capitaine de fédérés n'avait pas menti, c'est là que Servais Duplat avait caché des billets de banque et des papiers précieux, et que par conséquent le ci-devant forçat trouverait les premiers fonds qui devaient lui servir à jeter les fondements de la fortune qu'il rêvait.

Georges de Grancey, nous appellerons désormais de ce nom notre personnage, Georges de Grancey, ne connaissait nullement le pays vers lequel il allait se diriger pour retrouver la maison indiquée par Duplat.

Il savait seulement qu'on pouvait se rendre à Champigny par le chemin de fer de Vincennes.

A la gare, il se renseigna.

Les indications furent précises. Champigny était une des stations de la ligne.

Il partit par le train de dix heures quinze, fumant un cigare de dix centimes et se disant :

— J'arriverai là-bas en flâneur, en amateur... je dînerai dans un caboulot, je me ferai indiquer la rue Bretigny, et c'est en faisant une petite promenade digestive après mon repas que j'irai reconnaître si la maison se trouve toujours à sa place et si elle est habitée ou déserte...

En route, dans le compartiment où il se trouvait seul, le forçat libéré ouvrit son portefeuille et relut les notes inscrites par lui sur ses feuillets, phrases complètes et mots sans suite prononcés par Servais Duplat dans son délire à l'hospice de Nounéa.

Il n'avait rien omis.

Voici ces notes :

" Champigny, sous le figuier, dans une bouteille, quatorze mille francs en billets de banque. Gilbert Rollin me payera les cent cinquante mille francs qu'il me doit, ou sinon je le conduirai dans la cave de la rue Servais... C'est Merlin qui m'a volé tout cela en me dénonçant. Rue de Bretigny... numéro 9... Palmyre... à l'angle du jardin... Champigny... Gilbert Rollin..."

De Grancey eut un sourire.

— Il faudrait que j'aie une guigne vraiment invraisemblable, murmura-t-il, si avec tout cela je n'atteins pas mon but et si je ne viens pas à bout de décrocher adroitement la timbale.

Arrivé à la station de Champigny, le jeune homme descendit du train et, après avoir questionné un employé complaisant (ils sont rares, mais il y en a), il s'engagea sur la route conduisant au village et fit halte en face de la première guinguette qu'il rencontra.

C'était un petit cabaret champêtre, absolument modeste, que la seule clientèle du pays faisait vivre, ou du moins empêchait de mourir tout à fait.

Il y commanda un déjeuner bien simple, une omelette, une côtelette, du fromage et une bouteille de vin blanc.

Après avoir pris une tasse de simili-café et dégusté un petit verre de pseudo-cognac, il causa avec le patron de l'établissement.

Il n'avait à demander qu'un seul renseignement.

Où était située la rue de Bretigny ?

On le lui expliqua.

Le jeune homme paya sa dépense, alluma un nouveau cigare et suivit la direction indiquée.

Il nous paraît superflu de dire que depuis dix-sept ans écoulés Champigny était bien changé.

Les maisons crevées par les obus prussiens avaient été reconstruites.

Les terrains jadis réservés à la culture avaient été morcelés, vendus par lots, et là où poussaient jadis des moissons ou des légumes s'élevaient de petites maisons à demi cachées déjà par des arbres d'agrément ou de rapport.

Les cicatrices résultant des projectiles allemands ou français avaient disparu sous le travail des maçons.

C'est à peine si sur le plâtre écaillé et lépreux de quelques vieilles constructions mal entretenues on voyait encore les sillons creusés profondément par les balles.

L'enseigne d'un marchand de tabac et celle d'un marchand de vins conservaient seules, bien apparentes, et cela était voulu, les traces des combats de 1870.

La carotte du marchand de tabac était percée de part en part à dix endroits différents.

La plaque gringante du marchand de vins sur laquelle on distinguait à peine les formes vagues d'un cheval blanc dressé sur ses jambes de derrière, était également trouée comme un écumoire.

Elle semblait avoir servi de cible à d'infatigables tireurs.

L'ancien pensionnaire de Nounéa suivit la rue de Champigny, l'artère principale du village, conduisant à Joinville-le-Pont d'un côté et à Chennevières-sur-Marne de l'autre.

XX

— La première rue à gauche avant d'arriver au pont du chemin de fer... avait-on dit au pseudo-Grancey.

Il marchait sans hâte, comme un promeneur déjà fatigué par une longue course, mais l'œil au guet.

Enfin il aperçut la plaque indicatrice scellée dans le mur et désignant la rue de Bretigny.

Au bout de cette rue, dans le lointain, apparaissait une voie ombragée de grands arbres et descendant en pente douce jusqu'à cours sinueux de la Marne.

Tournant à gauche, de son même pas égal et lent, il suivit la rue dont l'aspect n'avait presque point changé depuis l'année 1870.

C'était toujours le coin triste et solitaire où Servais Duplat s'était réfugié chez Palmyre après la Commune.

Interrogeant du regard les plaques des maisons portant des numéros impairs, l'ancien forçat arriva en face du numéro 9.

Là, tout se trouvait dans ce complet désordre qui caractérise les propriétés abandonnées.

Les palissades qui jadis clôturaient le jardin avaient presque complètement disparu.

La haie d'épines qui doublait intérieurement ces palissades était morte de vieillesse.

Sur l'un des montants de la porte verrouillée se trouvait cloué un écriteau portant cette inscription presque effacée par les pluies :

PROPRIÉTÉ À VENDRE

La maison ne tenait plus debout.

Les murailles se lézardaient.

De nombreuses tuiles manquant au toit laissaient voir en maint endroit la charpente près de s'effondrer.

Bref, ce n'était point une maison habitable, mais une ruine bonne à jeter bas.

Dans l'angle formé par les murs, derrière la ruine que nous venons de décrire, Georges de Grancey aperçut les rameaux vertoyants d'un arbre dont les touffes épaisses débordaient de sève et de vie.

— Ce doit être le figuier dont Servais Duplat parlait sans cesse dans son délire... murmura-t-il. C'est au milieu de ses racines que se trouve la bouteille cachée par l'ex-communard.

Après un temps d'arrêt il se remit en marche et se trouva bientôt dans les champs, coupés de jardins bien entretenus et de petites habitations semblant de construction récente.

Cà et là des échafaudages annonçaient des maisons nouvelles, dont les fondations sortaient de terre.

L'ancien clerc d'avoué, possédant un cerveau fertile en expédients de toutes sortes, et sachant prendre promptement une résolution, avait en quelques secondes combiné le plan qu'il se promettait d'exécuter la nuit prochaine.

— Il me faudra des outils et de la lumière, ajouta-t-il pour compléter sa pensée.

Et il se dirigea vers les maisons en construction que nous venons de signaler.

Le faux Grancey s'assit sur l'herbe, à l'ombre d'un massif d'arbustes, et se mit à examiner ce que faisaient les travailleurs si fort absorbés dans leur besogne.

Pendant que les maçons édifiaient les murailles en tassant moellons sur moellons, deux terrassiers défonçaient le sol, creusaient des tranchées prêtes à recevoir de jeunes plantations, et débarrassant le terrain des nombreux cailloux mêlés au sol.

Leurs instruments consistaient en bèches, en pelles et en pioches.

Aucun de ces détails n'échappait au guetteur silencieux.

Il resta longtemps à son poste d'observation.

Sept heures sonnèrent.

Maçons et terrassiers abandonnèrent alors leur travail, laissant à la place où ils se trouvaient les outils dont ils venaient de se servir.

A sept heures, il faisait encore grand jour.

Ceci n'empêcha point un des ouvriers d'accrocher une lanterne à un piquet planté dans un tas de moellons et d'en allumer la mèche.

Cette petite opération achevée dans le but d'éviter de revenir un peu plus tard, tous disparurent.

Alors l'ancien forçat se releva en se disant :

— Outils et lanterne sont là à ma disposition. . . . Cela me dispensera d'ouvrir mon porte-monnaie pour me les procurer ! Tout est pour le mieux ! Il s'agit maintenant d'aller dîner, et de bien dîner, car j'aurai de la besogne cette nuit !

Grancey gagna le bord de la Marne, voulant éviter de se montrer le nouveau dans le village de Champigny.

Les rires et des chants attirèrent son attention sur un point peu éloigné de la berge qu'il suivait et où il comptait bien trouver un établissement de marchand de vins.

Il se dirigea du côté d'où venaient ces rires et ces chants, se succédant en fusées joyeuses, et il s'arrêta en face du lavoir-restaurant de Bordier, non plus le vieux Bordier, le pêcheur, chez qui les deux agents venus à Champigny pour arrêter Servais Duplat avaient pris leurs renseignements, mais chez Bordier fils, successeur de son père mort depuis quelques années.

Sous les grands arbres faisant face au lavoir et où se trouve le restaurant proprement dit, une bande d'une gaieté folle venait de se mettre à table et commençait à dîner.

Cette bande se composait de dix personnes, cinq jeunes gens et cinq jeunes femmes.

Les uns et les autres appartenaient à la race des *canotiers*, race qui disparaît de plus en plus à notre époque, car le sport du canot cède la place à celui, terriblement envahissant, de la bicyclette.

Canotiers et canotières, excités par de nombreux apéritifs, étaient les uns et les autres de la plus joyeuse humeur.

On disait d'énormes bêtises dont on riait sans savoir pourquoi, en levant dans de grands verres du petit vin pétillant de Saumur.

De Grancey vint s'asseoir à une table qu'isolait un massif de lilas blancs la cachant aux regards.

Il se fit servir à dîner et, une fois servi, il prêta l'oreille à ce qui se disait tout près de lui.

Il aimait à écouter parler, même les inconnus, convaincu, non sans raison, que d'un simple mot dit par hasard dans une conversation courante peut jaillir une étincelle dont un homme intelligent, dénué de tout scrupule, doit savoir faire son profit.

Canotiers et canotières bavardaient à bâtons rompus, changeant dix fois par minute le thème de leur entretien.

Après avoir effleuré nombre de sujets, on se mit à parler du jeu.

— Dis donc, Léonce, fit tout à coup l'une des jeunes femmes dont la voix glapissante dominait toutes les autres, est-ce que tu viendras demain soir chez Léocadie ? . . .

— Qu'est-ce qu'on y fera, chez Léo ? demanda un organe masculin.

— On y taillera un joli bac de santé, suivi d'un souper par petites tables. Ça sera très chic ! . . .

— Aller chez Léo tailler un joli bac de santé, ça ne serait pas à faire répliqua la voix d'homme.

— Pourquoi donc ça ?

— J'ai été *soulagé* de vingt-cinq louis la dernière fois que j'ai touché les cartes chez elle. . . . C'est pleins de filous, son tripot, et d'ailleurs elle me porte la guigne !

— Parce que, toi, tu t'emballer toujours quand tu joues ! répliqua l'une des femmes. Moi, j'ai gagné quinze louis. . . .

— Moi, dix. . . . appuya une autre voix féminine.

— Moi, cinq. . . . Ça m'a même bien aidé à payer mon terme !

Un des dineurs, dont l'absinthe et le bitter empâtaient la langue, posa cette question :

— Qu'est-ce que c'est que cette Léocadie ? . . .

— Une bonne fille très roublarde. . . . Elle reçoit des gaillards qui ont un fort sac. On joue chez elle la grosse partie. . . . l'argent roule et il faut être emballé comme Léonce pour ne pas savoir y faire sa pelotte. . . .

— Emballé, tant que vous voudrez ! riposta le jeune homme qu'on appelait Léonce. C'est la cagnotte qui la fait sa pelotte, et je vous fiche mon billet qu'elle est dodue ! . . .

— Il faut bien que Léocadie rentre dans ses frais de champagne et de soupers. . . . C'est de toute justice ! . . .

— Est-ce qu'on a besoin de parrain pour être reçu chez cette dame ? . . . interrogea de nouveau le dîneur à la langue empâtée.

— Des parrains ! jamais de la vie ! Entre chez elle qui veut, pourvu qu'on ait un peu de chic et qu'on paie le droit d'admission.

— Combien ?

— Une bagatelle. . . . Trois louis. . . .

— Et il y va des joueurs sérieux ?

— Je t'écoute. . . . Des pontes et des banquiers qui ont un compte à la Banque de France et dont les poches sont bourrées de billets de mille !

— Joue-t-on chez elle tous les jours ?

— Non, les mardis, jeudis et samedis. . . .

— Elle demeure ?

— Rue de la Tour-d'Auvergne, numéro 17. . . . Si le cœur t'en

dit, tu n'auras qu'à passer à sept heures du soir par l'entrée de la table d'hôte où, moyennant trois francs cinquante, tu dîneras très proprement. Pour entrer au salon de jeu bien clos, qui se trouve au sous-sol, tu n'auras qu'à dire à une des femmes de service : " Je vais prendre une chartreuse verte. . . ." C'est le mot de passe. . . . On te conduira, tu feras ton versement de trois louis dont le reçu te servira de carte d'admission, et tu auras le droit de venir, trois fois par semaine, t'enrichir ou te faire plumer, selon les caprices de la chance !

Le pseudo Georges de Grancey tira de la poche de son veston son portefeuille, et à la lueur d'une lampe qu'on était venu poser sur la table, il écrivit ces indications sur une des pages :

" Léocadie. 17, rue de la Tour-d'Auvergne. Table d'hôte. Chartreuse verte. Trois louis. Mardi, jeudi, samedi."

Une heure plus tard, les dineurs bruyants quittèrent leur table et regagnèrent le chemin de fer qui devait les ramener à Paris.

Le forçat libéré se fit servir un verre de fine champagne, demanda l'addition, paya, et quitta l'établissement Bordier au moment où neuf heures sonnaient au clocher de l'église de Champigny.

La nuit était sombre.

La journée avait été chaude, d'une chaleur lourde, accablante. L'atmosphère était surchargée d'électricité.

Le vent de Sud-Ouest venait de s'élever tout à coup, agitant les larges feuilles des peupliers, et produisant un bruit pareil à celui des lames sur la plage au moment où monte la marée.

D'instant en instant le ciel devenait plus menaçant.

A l'horizon de gros nuages noirs aux bords cuivrés grossissaient en se rapprochant rapidement.

— De l'orage ! murmura le ci-devant clerc d'avoué, mauvaise affaire pour mes frusques, mais temps à souhait pour mener à bonne fin ma petite opération. Il faut faire vite si je ne veux pas être trempé jusqu'aux os, ce qui serait gênant pour rentrer à Paris.

A peine le jeune homme venait-il de formuler ces réflexions qu'un grand éclair raya le ciel et fut, au bout de quelques secondes, suivi d'un coup de tonnerre sourd et prolongé.

Il hâta le pas, retrouva facilement, malgré les ténèbres, le chemin qu'il avait suivi pour gagner les rives de la Marne, et dont il avait avec soin noté la topographie dans sa mémoire.

En peu d'instants il atteignit le bouquet d'arbres sous lequel il était resté, assis et fumant, pendant des heures entières, guettant le départ des travailleurs qui avaient attiré son attention.

Le point rouge fixe de la lanterne accrochée en tête des obstacles qui barraient une partie de la route, à l'endroit vers lequel il se dirigeait, le guidait de la façon la plus sûre.

Les propriétés disséminées à travers la campagne offraient des fenêtres closes. Aucune lumière, aucuns bruits, sauf quelques aboiements de chiens énervés par l'approche de l'orage qui s'étendait de plus en plus sur la boucle de la Marne.

Sans hésiter le pseudo Grancey pénétra dans le terrain sur lequel on bâtitait et que les terrassiers défonçaient.

XXI

Sous la lueur aveuglante d'un éclair le manche d'une bêche fichée en terre apparut au ci-devant forçat.

Il le saisit.

A côté de cette bêche se trouvaient une pelle et une pioche.

Il chargea tout cela sur son épaule, escalada pour sortir du terrain la légère clôture de fil de fer qu'il avait franchie pour entrer, décrocha la lanterne qu'il éteignit, se dirigea vers la rue de Breigny et ne tarda guère à se trouver en face de la maison habitée pendant trois ou quatre jours par Servais Duplat, dix-sept ans auparavant.

Quelques secondes lui suffirent pour s'introduire dans l'enclos.

Il marcha droit vers l'angle du jardin où poussait vigoureusement, au milieu des herbes folles, le figuier indiqué par l'ex-communard dans les divagations de son délire.

Le pseudo Georges de Grancey jeta autour de lui un coup d'œil rapide pour s'assurer si dans les maisons voisines aucune lumière n'annonçait que quelqu'un fût éveillé et pût entendre le bruit de sa pioche entamant le sol.

L'obscurité la plus profonde régnait partout.

— Au travail, maintenant ! murmura le gredin rassuré.

Son travail pouvait à la rigueur s'accomplir à tâtons, dans les ténèbres, seulement il avait besoin de voir clair, ne fût-ce qu'un instant, pour se guider.

Il tira de sa poche une boîte d'allumettes chimiques et voulut allumer la lanterne.

Un coup de vent d'une violence inouïe l'éteignit presque aussitôt, mais il avait eu le temps de voir qu'il se trouvait à deux pas du figuier.

Sous la rafale des arbres du jardin et ceux des propriétés voi-

sines, secoués, tordus comme des roseaux, craquaient de la cime à la base et semblaient prêts à se rompre.

Ce coup de vents annonçait l'orage qui s'avancait avec une vertigineuse rapidité.

Grancey posa sa lanterne éteinte à terre, retira son pardessus, saisit la pioche, la souleva, la laissa retomber et entama le sol déjà détrempé par les pluies tombées depuis quelques jours.

Brusquement le tonnerre éclata.

Ce fut assourdissant comme le bruit de dix pièces de canon de gros calibre tirant à la fois.

Une lueur éblouissante éclaira le coin du jardin où travaillait le forçat libéré dont le visage était incendié de sueur.

A partir de cette minute, les éclairs et les coups de foudre se succédèrent sans interruption.

Pendant près d'une demi-heure, la tempête battit son plein sans qu'aucune accalmie se produisît.

Le pseudo Grancey fouillait toujours le sol sans relâche.

Une fois la première couche de terre débarrassée des herbes parasites par l'action de sa pioche, il s'était servi de la bêche.

Le trou était profond.

Subitement une trombe d'eau s'abattit, submergeant tout sous un ruissellement de déluge.

Continuer à travailler sous cette pluie torrentielle était impossible.

L'ancien clerc d'avoué chercha un refuge.

Il se précipita vers la maison en ruines.

La porte vermoulue céda sous son premier coup d'épaule et les panneaux disjoints s'échappèrent des gonds disloqués.

Grancey entra et put reprendre sa respiration.

Il avait eu soin de relever au passage son pardessus neuf afin de le préserver de cet arrosage trop complet.

La chute d'eau, ou plutôt la cataracte qui venait de se produire, ne devait point tarder à s'épuiser par sa violence même.

L'orage se calma plus vite qu'il n'aurait été possible de l'espérer.

Le bruit du tonnerre s'éloigna, les éclairs s'éteignirent et un profond silence, succédant aux fracas de la tempête, enveloppa de nouveau le village de Champigny.

Le travailleur nocturne pouvait se remettre à la besogne.

Il regagna la fosse qu'il était en train de creuser et la trouva presque comblée.

La terre friable amassée sur ses bords s'était éboulée sous l'action dissolvante de la pluie et remplissait le trou d'une boue épaisse et gluante.

La nécessité s'imposait de recommencer le déblaiement.

Le jeune homme prit la pelle et se mit en devoir de rejeter fiévreusement la boue encombrante.

Ce fut long.

Une sueur abondante, sueur de fatigue et aussi d'anxiété, d'angoisse, ruisselait sur son front.

Déjà il avait fouillé le sol à plus de cinquante centimètres de profondeur, et ce qu'il cherchait ne lui apparaissait point encore.

Mal servi par le hasard, s'était-il donc mis à creuser trop à droite ou trop à gauche ?

Le découragement s'emparait de lui.

Il se demandait :

—Ce Duplat, sous l'empire d'un cauchemar, n'a-t-il pas pris ses hallucinations fiévreuses pour des réalités ? A-t-il réellement caché quelque chose au pied de cet arbre ?

La réponse à la question qu'il se posait ainsi ne se fit point attendre.

Le fer de la pelle dont il se servait grinça tout à coup sur un corps dur.

C'était donc vrai !

Le trésor caché existait réellement, et il l'avait là, sous la main !

Un flot de sang lui monta au cerveau, le grisant comme aurait pu le faire la boisson la plus capiteuse.

Sans même songer qu'il allait effroyablement souiller ses vêtements, il s'agenouilla sur la terre délayée et plongea ses deux bras dans la fosse béante.

Sa main droite rencontra le goulot d'une bouteille qu'il attira vivement à lui et dont une couche épaisse de sable durci, mélangé de petits cailloux, tapissait les flancs.

—La voilà ! balbutia-t-il avec une joie folle, la voilà, cette fortune ! le délire de Servais Duplat ne mentait pas !

Brusquement, il se calma.

—Nous verrons plus tard, ajouta-t-il en souriant, ce que contient cette fiole ensablée. Un séjour de dix-sept ans, sous terre, doit avoir donné au vin, s'il est bon, un bouquet plein de saveur !

Il déposa la bouteille à terre, à côté de lui, et poursuivit :

—Maintenant il s'agit de faire disparaître ici toute trace de mon passage !

Quittant sa posture agenouillée, il se hâta de combler le trou,

tassant le sol avec ses talons, et le recouvrant ensuite des touffes d'herbes qu'il avait arrachées au début de son entreprise.

Reprenant alors son pardessus qui n'était, lui, nullement maculé de boue, il s'en revêtit, glissa non sans peine dans l'une des poches de côté la bouteille débarrassée préalablement de son enveloppe crayeuse, puis il ramassa les outils qui venaient de lui servir, les chargea sur son épaule et sortit de la propriété à vendre.

L'ancien forçat, n'abandonnant rien au hasard, calculant tout, jusqu'au moindre détail, ne voulait laisser derrière lui aucun indice révélateur de sa visite nocturne.

Il alla replacer la pioche, la bêche et la pelle à l'endroit où il les avait prises, ralluma la lanterne, la racrocha à son pieu et ensuite se dirigea d'un bon pas vers la gare de Champigny.

Là, une déception l'attendait.

Les portes de la gare étaient closes.

Le cadran extérieur de l'horloge indiquait minuit trois quarts.

Le dernier train venant de la Varenne-Saint-Hilaire se dirigeant vers Paris avait passé depuis longtemps.

—Où aller ? se demanda-t-il.

Faire à pied le trajet de Champigny à Paris ?

Cela n'était certes point au-dessus de ses forces, mais il aurait fallu, pour accomplir ce petit voyage, connaître la route qu'il devait prendre sans courir le risque de s'égarer.

Or, il ignorait de façon complète la topographie des environs de Paris.

Que faire ?

Trouver une auberge où on pourrait mettre à sa disposition une chambre pour le reste de la nuit ?

Il n'y fallait point songer, et d'ailleurs, en admettant qu'il trouvât cette auberge, on ne manquerait pas de lui demander des explications embarrassantes et ses réponses pourraient le compromettre.

Quiconque se voit dans une position absolument fautive devient par cela même trembleur.

Désappointé et perplexe autant qu'on le puisse être, le pseudo Grancey traversa le passage à niveau du chemin de fer et s'engagea sur une large route qui s'étendait devant lui.

—Les rives de la Marne me guideront toujours, pensa-t-il.

Cette route conduisait à un carrefour sur lequel se greffaient quatre chemins, lequel prendre ?

Prodigieusement énervé en présence de cette énigme insoluble, maudissant les circonstances qui l'empêchaient de vérifier immédiatement le contenu de la bouteille de Servais Duplat, il se rongea les poings quand il entendit résonner au loin, sur la route qu'il venait de parcourir, le roulement sourd d'une voiture, accompagné d'un tintement clair de grelots.

Dirigeant aussitôt ses regards vers le côté d'où venait le bruit, il aperçut un point lumineux s'avancant rapidement vers lui.

Il attendit.

En arrivant au carrefour des quatre chemins l'ancien clerc d'avoué avait fait halte.

La voiture obliqua sur la droite.

C'était une charrette de maraicher chargée de paniers contenant des légumes de toutes sortes.

La silhouette du conducteur se détachait en noir sur le ciel éclairci par l'orage et où brillaient quelques étoiles.

Le pseudo Grancey fit deux ou trois pas de son côté et demanda :

—Est-ce que vous vous dirigez vers Paris, monsieur ?

—Je vas aux Halles écouler ma marchandise, répondit le maraicher.

—Cent sous si vous voulez me prendre auprès de vous et me conduire jusqu'aux fortifications.

D'un œil scrutateur et défilant le maraicher examina le voyageur attardé, dont la lanterne accrochée à une des ridelles de la voiture éclairait le visage.

La mine de l'inconnu ne lui parut point suspecte, car il arrêta son cheval et répliqua :

—Gardez vos cent sous et grimpez auprès de moi. Je vous conduirai jusqu'à la place de la Bastille, si ça fait votre affaire et vous en serez quitte pour me payer une bonne goutte à la Tour d'Argent.

Le jeune homme s'élança d'un bond sur la banquette où l'obligeant maraicher lui faisait place.

Un coup de fouet claqua et le cheval se remit au trot.

Le voyage s'accomplit sans incidents.

L'ex-forçat inventa une histoire pour expliquer sa présence sur la grande route à une heure du matin, et le paysan ne mit point en doute sa véracité.

A trois heures ils arrivèrent place de la Bastille, où le voyageur acquitta sa dette sur le comptoir du cabaret de la Tour d'Argent et les deux hommes se séparèrent.

CHOSSES ET AUTRES

— Plus de mille individus succombent annuellement au *delirium tremens*, en Angleterre.

— La famille de l'ambassadeur Bayard tient les positions du gouvernement depuis au-delà de 100 ans.

— Ne touchez pas les mains de caustiques, enlever les verrues, mais mouillez les avec de l'eau fortement saturée de soda, plusieurs fois par jour et elles disparaîtront.

— T. Ellis, dans le drame *The Alsatian*, au Théâtre Royal cette semaine. Ellis, le comédien allemand qui a eu de si beaux succès aux Etats-Unis et qui fait son apogée pour la première fois à Montréal. *The Alsatian* est due à la plume même du plus grand acteur. Les chansons les plus originales et les romances les plus belles se succèdent à diverses intermittences pour égayer l'auditoire ou lui arracher des larmes. Somme toute, ce drame qui tient l'affiche au Royal cette semaine est rempli de scènes romanesques et d'incidents des plus intéressants.

— *Revue Politique et Parlementaire*, publiée dans son numéro du 16 octobre : Notes sur le Collectivisme, Aug. Burdeau ; Considérations sur l'état de la France à l'intérieur, Henry Daniel ; L'Alsace-Lorraine et le projet de centralisation, E. R. de Card ; Les projets de réforme des droits d'enregistrement de timbre, Albert Wahl ; La décentralisation et les finances des administrations locales en Italie, R. Della Volta ; La législation douanière des Etats-Unis, G. d'Outremer ; Variétés : Nos mœurs parlementaires d'après une étude récente, Eugène d'Eichthal ; L'assurance obligatoire contre le chômage dans la commune de Saint-Gall, R. Jay ; La France sous le régime du suffrage universel, Jules Cabonnet ; La vie politique et parlementaire à l'étranger : Allemagne, Dr M. Montanus ; Espagne, Sanchez Guerra ; La vie politique et parlementaire en France, Félix Roussel ; Chronologie politique française et étrangère ; Bibliographie.

— Editeur, Armand Colin, 5, rue de Mézières, à Paris. Abonnement, \$4.00 par an.

JEUX ET RECREATIONS

LOGOGRIFFE

Je suis cité gardant ma tête,
En la perdant je deviens bête.

ENIGME

Connaissez-vous le solitaire
Qu'on ne trouve jamais chez lui,
Qu'il n'est ni maître ni grammairien,
Et parle avec n'importe qui
Toutes les langues de la terre
Sans jamais faire un quiproquo ?
C'est....

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS
LE No 601

Charade. — En-fer.

ONT DEVINE :

Mme N. Marcell, Mlle Azilda Lemieux,
Mme A. James Martin, Mlle Schayer, Mlle
Marie Aymong, Lucien Hébert, Georges
Roy, Montréal ; C. Lockwell, Mlle Leda
Tranquilles, Québec ; Des yeux bruns, Hen-
ryville ; Mlle Dulcinea Pagé, Mlle Léona
Dussault, Les Ecuireils ; Michel Sirois, Sher-
brooke ; H. C. Rivest, L'Assomption ; Mlle
Alice Delisle, Sainte-Catherine (Portneuf) ;
Mlle Gertrude Lefebvre, Mlle Philomène
Reid, Mme Napoléon Lefebvre, Mme A. E.
Jacques, St-Télesphore de Soulanges ; Ada,
St-Scholastique ; Rachel, Yamaska ; Jean
et Marie, Maria et Antoinette, St-Jérôme.

LE JEU DE DAMES

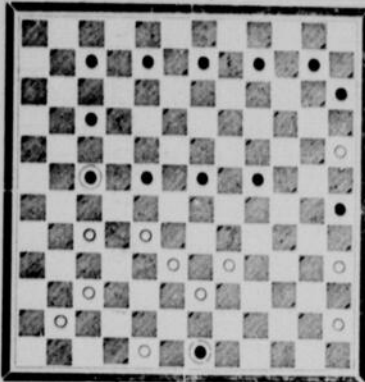
CORRECTION

L'auteur du problème No 176, M. L. Pa-
radis, à la suite de la démolition de son pro-
blème, nous prie de faire les modifications
suivantes : Changer les pions 58 et 64 et les
mettre sur 52 et 70. De cette manière, M.
Paradis croit son problème bon.

PROBLEME DE DAMES No 178

Composé par M. Napoléon Brochu, Lévis

Noirs—13 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

PAPIER FAYARD et BLAYN

GUÉRIT RHUME
Irritation de Poitrine, Influenza, Douleurs
Rhumatismales, Blessures, Plaies
Topique excellent contre CORIS, GRIS-LE-PERDRIX. — 1 f. t. Pharmacie.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 60

AVIS est par le présent donné qu'un divi-
dende de trois et demi (3½) pour cent, sur le
capital payé de cette institution a été dé-
claré pour le semestre courant, et sera paya-
ble au bureau de la Banque, à Montréal, le
et après lundi, le 2e jour de décembre 1895.

Les livres de transfert seront fermés du 15
au 30 novembre prochain, inclusivement.
Par ordre du bureau de direction,
A. DE MARTIGNY,
Dir.-gérant.

La Banque Ville-Marie

AVIS est donné par le présent qu'un divi-
dende de TROIS POUR CENT sur le capital
payé de cette institution a été déclaré pour
le semestre finissant le 30 novembre prochain,
et sera payable au bureau principal de la
Banque le et après

Lundi, le 2 Décembre Prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 16
au 30 Novembre, ces deux jours inclusive-
ment.

Par ordre du bureau de Direction.

W. WEIR, Président.

Montréal, 22 Octobre 1895.

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le VIN à
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs
de l'HUILE de FOIE de MORUE et
les propriétés thérapeutiques des pré-
parations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE
de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANÉMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

PURGATIFS * DÉPURATIFS
ANTISEPTIQUES

Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle

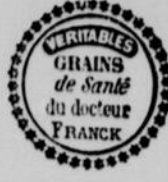
CONTRE LES

ENGORGEMENTS D'INTESTINS

(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)

Très contrefaits et imités sous d'autres noms.

Exiger l'Étiquette CI-JOINT EN 4 COULEURS
Notée dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.



VIN de VIAL

TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT

Le TONIQUE
le plus énergique
pour Convalescents,
Vieillards, Femmes,
Enfants débiles
et toutes personnes
délicates.



Au QUINA
SUC DE VIANDE
PROSPHATE de CHAUX

Composé
des substances
Indispensables à la
formation de la chair
musculaires
et des systèmes
nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs
pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites,
Age critique, Épuisement nerveux, Débilité résultant de la vieil-
lesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'ama-
grissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Di-
gestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les li-
queurs de la Chartreuse et de la Trap-
pistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour
faire deux chopines et quart de liqueur.
Direction dans chaque boîte.

Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou
envoyé franco sur réception du
prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT

MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES-162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TELEPHONE No 2113

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce sys-
tème, simple et sûr, évite l'ajustement ; en
deux heures de leçon, toute dame peut ap-
prendre à tailler à perfection ses manteaux
et robes. Nous avons aussi un système pour
les jupes qui nous permet de tailler une robe
princesse ou un manteau long en aussi peu
de temps qu'un corsage uni. Nous ensei-
gnons aussi à tailler le corsage de robe sans
couture, et toutes sortes de collets. Nous
invitons très respectueusement les dames et
demoiselles à venir visiter ce nouveau sys-
tème que nous garantissons sous tout rapport
et qui est le moins dispendieux qui soit en-
core connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.



J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, Montréal.

Extraction de dents sans douleur, par l'é-
lectricité et par anesthésie. Dentiers faits
d'après les procédés les plus nouveaux.

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet des
journaux français illustrés et lit-
téraires du Canada.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi

lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant
le 9 novembre 1895

52,326

La Presse sera adressée à la campagne pen-
dant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

